L'abîme appelle un autre abîme

Autor(en): **Besson, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **19 (1868)**

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555351

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

POÉSIE

L'ABIME APPELLE UN AUTRE ABIME

C'est le port au matin ; les flots dorment encore
Sous les premiers rayons que leur jette l'aurore,
Mais frissonnent déjà sur leur couche d'azur.
L'alcyon dans son nid s'éveille, l'air est pur ;
Point de nuage au ciel, point de tempête à craindre ;
La mer à l'horizon blanchit et l'on voit poindre
Un long ruban filé dans la pourpre et l'argent.
C'est la nuit ; c'est le jour : double reflet changeant !

—

Mais le soleil a lui ; là, bien loin, sur la rade,
Un navire se joue, avance et rétrograde,
Caressant chaque flot, comme un puissant lutteur
Qui ménage sa force et manœuvre en vainqueur.
Tout est bruit sur le pont, tout est chant dans les voiles ;
Le jour est là, le vent gonfle déjà les toiles ;
Le navire s'élance, et les fiers matelots
Mêlent leurs cris d'adieux au murmure des flots !

—

Salut à toi, joyeux navire,
Aux flancs d'airain, aux ailes d'alcyons !
Dompte les mers, et viens nous dire
Ce que là bas ont fait les nations !
Va ! notre regard suit tes traces
Comme une mère son enfant ;
Brave le tropique et les glaces,
Puis, reviens à nous triomphant !

Mais qu'ai-je vu ? Là bas, dans la cale profonde,
Une fente légère ouvre passage à l'onde ;
Goutte à goutte, toujours elle glisse ! toujours !
C'est la mort, c'est l'abîme aux bruits lointains et sourds
Qui pénètre en silence, et, calme, sans merci,
Vient crier au navire : Arrête, me voici !
Tout est chant sur le pont ; tout sourit à la joie ;
Et l'océan bientôt va dévorer sa proie,
Et l'eau toujours pénètre, et le flot s'agrandit,
Et le vaisseau puissant, tordu comme un maudit
Va rouler sur sa quille au milieu de la brume !...
Plus rien !... Tout a sombré sous un linceul d'écume !
Ainsi notre espérance ; ainsi l'humanité
S'élance loin du port vers un but arrêté.
Et nous le saluons ce glorieux navire
Qui sillonne la mer, léger comme un sourire,
Brillant comme un beau ciel ; et pour lui nous rêvons
Gloire et succès, couronne aux lumineux rayons.
L'avenir est à lui ; rien à craindre ; l'espace,
La mer et l'ouragan s'inclinent quand il passe !...
Mais soudain, le navire immobile, sans bruit,
A sombré pour toujours dans l'éternelle nuit !

—

Ah ! c'est que notre siècle est trop fier de sa force.
L'univers est à moi, dit-il, brisons l'écorce
Dont cherche à se couvrir un culte vermoulu.
A d'autres ces vieux mots : l'infini, l'absolu ;
Je m'appelle matière, ainsi plus d'évangile !
Brisons l'antique idole aux pieds pétris d'argile,
Soyons nos Dieux à nous, et que l'homme géant
Vienne jeter sa foi dans le gouffre béant !

—

Et l'âme, dans la nuit, navire sans pilote,
Au gré de tous les vents, au hasard, tourne et flotte ;
Devant son phare éteint, elle erre sur la mer.
Et puis au fond des cœurs se fait un vide amer,
Invisible d'abord, mais par où, goutte à goutte,
S'infiltre le poison du vice avec le doute ;
Et le flot croît toujours, irrésistible, affreux,
Enserrant notre cœur de ses replis nombreux ;
Et dans les bras impurs de ce fantôme sombre
La conscience en vain se débat ;... puis tout sombre!

Eh ! n'avons nous pas vu dans nos siècles d'orgueil
Des peuples étouffés, vivant dans leur cercueil,
Cadavres mutilés traînés à la voirie ;
Des mères, des vieillards, pleurant sur leur patrie
Et jetant l'anathème au front de leurs bourreaux ?
Avons nous oublié tous ces peuples troupeaux
Vendus au plus offrant, ou bien que la victoire
Casernait à son gré dans le champ de l'histoire,
Comme si l'on pouvait oublier à la fois
Ses pères, son foyer, sa patrie et ses droits ?
Qu'importent les traités ! La force règne en maître.
Qu'importent les forfaits que l'homme a pu commettre !
La gloire efface tout, oui tout, même le sang !
Et l'on s'incline aux pieds d'un monstre tout puissant !

—

Oh, pourquoi, loin de nous, parmi nous, tant de honte ?
Pourquoi ce flot d'horreur qui toujours hurle et monte,
Couvrant l'humanité de son impur manteau ?
Pourquoi faut-il gémir sous l'horrible fardeau
Qui fait ployer nos fronts ? Oh, pourquoi la souffrance,
L'esclavage, l'exil, la mort sans espérance ?
Pourquoi tant de misère et de larmes enfin ?
Pourquoi ! Partout ailleurs on chercherait en vain ;
Voyez ! un vide est là dans la cale profonde,
Et le mal envahit le navire du monde !
Plus de maître, dit-on, plus d'obstacle à nos pas !
Mais ! ! Plus de Dieu là haut, plus de morale en bas !
Plus de droit assuré, plus de sainte justice !...
Oh ! le doute est amer, et les filets qu'il tisse
Pénètrent de leurs nœuds au plus profond du cœur.
Oui, faut-il s'étonner que le monde vainqueur,
Orgueilleux de sa force, épris de son génie,
Gémisse, lutte, souffre une lente agonie,
Erre comme un aveugle et le front soucieux,
Quand son étoile d'or a disparu des cieux ?

—

Frères, le ciel est noir au dessus de nos têtes ;
Notre peuple gémit sous le choc des tempêtes.
Qui sait ce que les vents apporteront demain ?
A l'œuvre ! sur la plaie il faut mettre la main,
Il faut combler ce vide, et comme nos vieux pères,
Adopter pour devise, et dans les jours prospères,
Et dans les jours de l'ombre et de l'adversité,
Les mots d'autrefois : Dieu, patrie et liberté !

PAUL BESSON.